

PROLOGUE

Dimanche 8 septembre 1991, 5 h – Maternité de Tel-Aviv, Israël

« **R**espirez lentement, madame Edelman, tout va bien se passer. Le docteur Ginsberg est en route. Il ne devrait plus tarder. D'ici quelques heures, vous pourrez enfin tenir votre enfant dans vos bras. »

La voix douce et rassurante de Samuel, l'infirmier, apaisa pour un court instant l'angoisse qui régnait dans la salle d'accouchement. Il acheva de poser la perfusion et en régla soigneusement le débit. La patiente dont il s'occupait avait été admise aux urgences obstétricales une demi-heure plus tôt, pour des contractions rapprochées. Elle était manifestement effrayée par ce qui lui arrivait et semblait souffrir beaucoup. Pour essayer de la rassurer, il lui sourit tout en poursuivant sa tâche. Il installa avec précision les électrodes sur le ventre de la jeune femme puis brancha le monitoring. Aussitôt, le bruit des battements du cœur du bébé se fit entendre. Heureusement, ils étaient forts et réguliers.

« Elle va bien ? demanda la future maman d'une voix stressée.

— Elle est en pleine forme. Encore un peu de patience et, bientôt, vous pourrez faire connaissance toutes les deux. »

Samuel se dirigea vers l'écran de l'ordinateur et inscrivit, à l'aide du clavier, des chiffres dans le dossier médical de la

jeune femme qu'il rencontrait régulièrement depuis le début de sa grossesse. À vingt-neuf ans, Avigail était une personne plutôt gaie qui n'hésitait pas à donner de son temps pour diverses associations caritatives. Mariée à un homme qui avait construit sa fortune dans le bâtiment, elle avait su garder sa simplicité, ce qui ne manquait pas de générer de l'empathie. Elle avait toujours un mot pour reconforter ou pour faire rire, mais en cet instant précis, sa gaieté avait laissé place à une profonde inquiétude. Depuis quelques semaines, on lui avait diagnostiqué une hypertension artérielle et malgré le traitement prescrit, cela ne semblait pas s'arranger. Samuel observa à tour de rôle Avigail et Amir, son mari qui lui tenait la main, en essayant de ne pas montrer son anxiété. Dans cette salle, chacun était conscient des risques que la mère et l'enfant encouraient. C'était d'ailleurs pour cette raison que l'obstétricien avait laissé des consignes pour être prévenu dès le début du travail et qu'il s'était mis en route immédiatement après l'appel reçu.

« J'ai mal à la tête... »

Cette déclaration fit tressaillir l'infirmier. Il jeta un œil aux moniteurs de surveillance. Les chiffres affichés l'inquiétèrent, cependant, il n'en laissa rien paraître. Alors qu'il s'apprêtait à rappeler le docteur sur son portable, Ginsberg ouvrit la porte et entra. Le jeune infirmier traversa la pièce à grandes enjambées afin de s'entretenir à voix basse avec le gynécologue.

« Madame Edelman présente une tension à 15/10 avec des maux de tête. Elle est très stressée.

— Passez-lui du Loxen 10 mg en seringue autopulsée, ordonna-t-il aussitôt. Contrôlez également le taux de protéines dans les urines. Comment va l'enfant ?

— Pour l'instant, il ne montre aucun signe de souffrance.

— Prions pour que cela ne change pas, mais pour être franc, je n'aime pas ça du tout ! »

*
* *

Le docteur Ginsberg procéda à un examen du col afin d'évaluer son ouverture. Un sourire éclaira son visage.

« C'est bon, la dilatation est complète. »

Il contrôla la tension au moniteur puis reprit d'un ton confiant.

« À mon signal, vous allez inspirer, bloquer et pousser. On y va ! »

La jeune femme obéit au médecin et suivant ses conseils, répéta l'opération à plusieurs reprises. Malgré son courage et ses efforts, l'enfant semblait ne plus progresser dans sa descente. Une profonde fatigue envahit Avigail et lorsqu'elle essaya une nouvelle poussée, elle fut prise de vertiges.

« Je n'en peux plus, j'ai la tête qui tourne.

— Allez, encore un petit effort. »

Elle inspira à nouveau et lorsqu'une autre contraction se présenta, elle poussa de toutes ses forces. Ce fut à ce moment même qu'elle ressentit une violente douleur dans la poitrine, comme si cette dernière se déchirait. Elle suffoqua tandis que le rythme cardiaque du bébé ralentit subitement.

Le visage du médecin devint livide. Ce qu'il redoutait était en train de se produire. La petite fille présentait une souffrance et la mère n'avait plus assez de force. Il lui fallait agir rapidement afin de ne pas prendre le risque de les perdre toutes les deux. Sans hésiter un seul instant, il demanda à Samuel de faire sortir le mari pour pouvoir pratiquer une césarienne en urgence. Il bipa l'anesthésiste de garde qui arriva aussitôt. Malheureusement, ce dernier n'eut pas le temps d'endormir la patiente. Elle convulsa à plusieurs reprises avant de plonger dans le coma. Avec sang-froid et aidé par l'infirmier, Ginsberg incisa la paroi utérine, écarta manuellement les différents tissus

sous-cutanés et les muscles. Il en sortit instantanément un petit être au teint cyanosé qu'il tendit à Samuel.

« Vite, il faut dégager ses voies respiratoires et le mettre sous oxygène. »

Le jeune infirmier prit l'enfant dans ses bras, le déposa sur une table chauffante et au moyen d'un fin tube relié à une poire, il aspira les glaires rhino-pharyngées. Le bébé ne respirait toujours pas. Une certaine panique s'empara du soignant qui ne pouvait accepter le fait que cet enfant ne puisse survivre. Alors, il appuya sur le bouton d'appel du pédiatre de garde et sans attendre, plaça un masque à oxygène au niveau du visage du nouveau-né, en priant intérieurement. D'une voix douce, il l'encouragea à lutter pour vivre. Après deux minutes qui lui parurent une éternité, les joues de la petite fille commencèrent à rosir.

« C'est bien, continue, tu dois vivre. »

La présence du médecin à ses côtés le rassura. Il lui céda la place afin qu'il puisse prodiguer les premiers soins et lorsque ce dernier ôta le masque, un petit cri s'éleva faiblement dans la salle. Samuel se laissa tomber sur une chaise, soulagé, mais quand son regard rencontra celui de l'obstétricien, il comprit que pour la mère, il n'y avait plus rien à faire. Elle venait de succomber à une hémorragie cérébrale massive due à une crise d'éclampsie. Il posa à nouveau les yeux sur ce petit être qui respirait à présent normalement et qui cherchait instinctivement le sein de sa mère. Il le fixa intensément et ne put s'empêcher de lui dire intérieurement :

Ce sera dur pour toi de grandir sans ta maman, mais je te promets que nous veillerons sur toi.

Puis il quitta la pièce, laissant les deux médecins face à leurs patientes respectives. Lorsqu'il fut devant son vestiaire, il ouvrit la petite porte métallique. Sa garde avait touché à sa

fin depuis un bon moment déjà et ça lui était égal. Il avait tenu à être présent jusqu'au bout. Avant même de se changer, il prit son portable et composa un numéro. Lorsqu'une voix retentit dans l'appareil, Samuel annonça sur un ton chargé d'émotion :

« Ça n'a pas été facile, mais grâce à Dieu, l'enfant se porte bien. Malheureusement, nous avons perdu la mère. Je vous rappelle plus tard, je suis épuisé. »

Sur ces mots, il raccrocha, enfila un blouson de cuir marron et se dirigea d'un pas rapide vers le parking pour y retrouver sa moto.

I

Jeudi 1^{er} décembre 2016, 16 h 45 – Commune de Saint-Omer, bibliothèque, bureau du conservateur du fonds ancien

Jérémy Savetier relisait le dossier concernant le projet qu'il préparait depuis des mois en collaboration avec le maire de sa ville et toute son équipe, lorsque le téléphone sonna.

« Bonjour, cher ami, j'espère que tu es prêt.

— J'ai encore deux petites choses à faire. Tu penses arriver dans combien de temps ?

— Disons une dizaine de minutes...

— Dix, ça me paraît juste. J'ai besoin d'un peu plus.

— Écoute, Jérémy, je passe te prendre dans un quart d'heure.

Nous ne pouvons pas nous permettre de rater le départ de l'Eurostar à Calais. Dépêche-toi de te préparer.

— Ne t'inquiète pas, je serai prêt. Ça fait des mois que nous sommes sur ce projet, je n'ai pas l'intention de tout faire capoter. »

Stimulé par l'appel du maire qui devait l'accompagner à Londres, il se précipita dans la salle des fonds anciens et se dirigea vers une vitrine. Il s'empara du fameux First Folio de Shakespeare avec beaucoup de précautions. Le jeune homme ne put s'empêcher de penser avec émotion à la joie ressentie lorsque, deux ans plus tôt, l'expert lui avait confirmé l'authenticité du livre qu'il avait découvert.

« Un First Folio des œuvres complètes du célèbre dramaturge anglais dont l'état était presque parfait, un vrai trésor caché dans les rayonnages », murmura-t-il avec fierté.

Après l'avoir méticuleusement emballé, il le mit rapidement dans la valise destinée au transport des livres précieux dont il venait de faire l'acquisition spécialement pour l'évènement.

Vraiment pratique, cet objet, et bien conçu, pensa-t-il en verrouillant soigneusement les serrures au moyen d'un code numérique.

Tout en regardant sa montre, il revêtit sa veste de cachemire, attrapa son sac de voyage et se dirigea d'un pas rapide vers l'entrée de la bibliothèque. Au moment même où il arrivait sur le trottoir, une belle Audi Q7 noire s'arrêta devant lui. La vitre fumée s'abaissa, ce qui lui permit de reconnaître Frédéric Duthilleul, le maire de la ville. Il ouvrit le coffre du véhicule pour y déposer ses affaires et garda avec lui son précieux bagage. Il réajusta, par réflexe, son écharpe de laine avant de prendre place à l'intérieur de la voiture tout en saluant amicalement son compagnon de voyage.

« Si on nous avait dit qu'un jour, nous ferions partie des invités d'honneur pour l'exposition shakespearienne, tu l'aurais cru ? lui demanda Jérémy, visiblement heureux.

— Pas vraiment, mais tu connais mon attachement à cet auteur, alors je ne te remercierai jamais assez d'avoir fait cette découverte.

— Tu n'as pas à me remercier. Je n'ai fait que mon travail de bibliothécaire. Dans le catalogue qui recense tous les imprimés de notre bibliothèque, il y était bien mentionné mais daté par erreur du XVIII^e siècle. Je me suis aperçu qu'il s'agissait d'une édition antérieure seulement lorsque je l'ai eu entre les mains.

— En tout cas, très peu de bibliothèques françaises peuvent se prévaloir de posséder un tel ouvrage. Hormis la BNF¹, nous sommes les seuls. Vivement que nous soyons à Londres. »

Bien que pressé d'arriver à destination, le conducteur de l'Audi roulait à allure modérée, respectant scrupuleusement les limitations de vitesse. Il jeta un œil en direction de Jérémie Savetier qui ne semblait pas décidé à poser sa valise à même le plancher. Cela le fit sourire, car depuis qu'il avait découvert ce vieil ouvrage, son ami ne le quittait pratiquement plus. C'était même devenu chez lui une véritable obsession.

Le maire ne put s'empêcher de lui faire la remarque sur un ton taquin.

« Tu aurais pu le laisser sur le siège arrière, tu sais. Au moins, ça t'aurait permis de mettre tes jambes à l'aise. Il ne va pas s'envoler.

— Je sais, mais je préfère le garder avec moi. Tu vas me trouver stupide si je te dis qu'il m'arrive de rêver qu'on me le vole.

— Tu t'inquiètes pour rien. Qui pourrait bien dérober un ouvrage aussi connu ? C'est totalement invendable. »

Duthilleul observa son ami du coin de l'œil. Visiblement, le pâle sourire qu'il affichait prouvait qu'il ne l'avait pas complètement rassuré. Aussi, pour détendre l'atmosphère, décida-t-il de dévier la conversation sur l'exposition londonienne destinée à célébrer les quatre cents ans de la mort de l'icône du théâtre anglais.

« Arrête de psychoter, pense plutôt que ton First Folio sera une des pièces principales des manifestations organisées dans la capitale en l'hommage de l'auteur le plus célèbre d'Angleterre. Nul doute que notre bonne vieille ville de Saint-Omer gagnera

1 Bibliothèque nationale de France

en notoriété et bénéficiera de retombées touristiques non négligeables.

— Tu as raison, je deviens parano.

— Au fait, j'ai une nouvelle à t'annoncer. Tu te souviens quand je t'ai parlé du projet de mettre à l'honneur William Shakespeare dans notre ville l'année prochaine ?

— Avec toutes les fois que tu me l'as rabâché, oui je me rappelle. À voir ton sourire, j'en conclus que tu as eu une réponse positive.

— Exactement, et il y a autre chose aussi. Le ministère de la Culture a décidé de lui attribuer le label d'exposition d'intérêt national vu le caractère exceptionnel de cet évènement.

— C'est une belle distinction et tu le mérites.

— Merci.

— Il faut dire que tu as su établir un partenariat de qualité, notamment avec le musée du Louvre. Ce n'est pas rien. »

Les deux amis continuèrent d'échanger sur ce grand projet qui devait réunir une soixantaine d'œuvres exceptionnelles d'artistes inspirées des pièces du dramaturge. Il était aussi prévu de nombreux ateliers de découverte et des représentations. Quatre cents ans après sa mort, Shakespeare continuait à faire vibrer un public de tout âge à travers le monde entier. Soudain, la voiture fut brutalement secouée. Emporté par son enthousiasme, Duthilleul n'avait pas vu le dos d'âne à l'entrée de la commune de Longuenesse. Ce rappel à l'ordre l'obligea au silence et à se concentrer sur sa route. Pour ne pas déranger son compagnon, Savetier se mit à admirer le paysage aux alentours.

Même en hiver, notre campagne est plutôt sympa, pensa-t-il.

Par réflexe, il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur droit et repéra immédiatement un gros véhicule noir qui semblait très proche.

« J'ai l'impression qu'on est suivis.

— Ta parano te reprend. Si ça continue, tu vas devoir consulter ! Tu sais, il y a du passage sur cette route. Pourquoi veux-tu qu'on nous suive ?

— Tu connais la valeur de ce vieux manuscrit. N'oublie pas qu'en 2001, un exemplaire a été vendu presque cinq millions d'euros à New York.

— Oui, Jérémy, mais c'était une vente officielle.

— Et alors ? Moi, je suis sûr que même pour cinq à dix fois moins, ça pourrait tenter n'importe quel malfrat. On est quand même plus facile à attaquer qu'un fourgon blindé. »

Son ami fit une moue dubitative puis, après mûre réflexion, commença à prendre le jeune bibliothécaire au sérieux.

« Écoute, lança le conducteur en accélérant franchement, si quelqu'un nous suit vraiment, on sera vite fixés. Accroche-toi ! »

Leur voiture passa en trombe devant un hôtel à l'entrée de Wisques avant de franchir le carrefour à une rapidité folle, en ignorant les priorités. Ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres du péage de l'autoroute et le chauffeur jeta un coup d'œil dans son rétroviseur intérieur. Apparemment, le fourgon n'avait pas accéléré pour les prendre en chasse. Rassuré, il ralentit, ne tenant pas à provoquer un accident à cause d'une vitesse excessive sur cette partie de la départementale qui traversait une forêt où il y avait de nombreux chevreuils. Soudain, une camionnette noire jaillit d'un petit chemin et leur coupa la route. Surpris, il freina brutalement et l'évita de justesse. Affolé, il enclencha la marche arrière pour essayer de fuir, mais le premier fourgon arriva à vive allure et empêcha la manœuvre. Un commando cagoulé muni de gilets d'assaut et lourdement armé en descendit rapidement. Paniqué, Jérémy ouvrit sa portière pour s'échapper et l'un des agresseurs lui asséna un violent

coup de crosse sur la tête. Le bibliothécaire hurla de douleur, laissant tomber sa valise. Tandis que deux hommes tenaient en respect le maire, celui qui dirigeait l'opération s'empara du précieux bagage et s'adressa au conservateur d'un ton menaçant :

« Arrête de gémir et donne-moi le code tout de suite. »

Encore sous le choc, Jérémy ne résista pas et lui livra la combinaison.

« 2304. »

Son interlocuteur entra les chiffres sur le minuscule clavier et instantanément, un déclic se fit entendre. Il s'empara alors de l'ouvrage et jeta le bagage dans la forêt. Il se dirigea ensuite à grandes enjambées vers la camionnette et juste avant de s'installer au volant, donna des ordres à ses hommes.

« Attachez-les à un arbre dans les bois, il ne faut pas qu'ils puissent prévenir les secours tout de suite et débarrassez-vous de leur voiture. On se retrouve à l'endroit prévu. »

Tout se passa très vite, sans aucun témoin et avec une précision quasi militaire. En quelques secondes, le First Folio avait changé de main.